

Echappée belle

Alphonse avait inventé une terre imaginaire pour fuir le monde des vivants. Chaque soir, il partait sur Geoxit à bord de son lit-fusée, tenant contre lui Pouic, son cochon d'Inde auquel il confiait tous ses secrets. Geoxit était une planète parfaitement vierge, connue de lui seul. C'était son lieu-refuge et son échappée belle, sa terre promise, son fantasme nocturne qui l'aidait à supporter sa vie d'enfant sacrifié.

Il attendait que la nuit fût tombée pour décoller. La traversée durait un peu, Geoxit étant située très loin de la planète bleue. Pouic était du voyage. Alphonse s'allongeait sur son lit, fermait les yeux et laissait venir à lui les images. Le moment qu'il préférait était celui où la fusée se libérait de l'attraction terrestre. Le détachement qu'il ressentait alors avait quelque chose de sensuel. A cet instant, la journée qu'il avait vécue s'estompait, emportant les brimades de ses camarades sur son physique, les moqueries qu'engendrait son cheveu sur la langue, le rejet des autres qui lui refusaient un sourire.

Alphonse portait sur ses traits un manque d'amour, qui se voyait comme le nez au milieu de la figure.

La fusée s'élevant, il oubliait les grimaces. Que n'aurait-il pas imaginé pour échapper à la pause obligatoire de la récréation dans cette cour sans arbres, où le temps s'étirait dans les insultes et les coups de pied ! Tête basse, mains recroquevillées dans les poches, tout en subissant les sarcasmes de ses congénères, Alphonse se promettait un merveilleux voyage avec Pouic, en particulier le vendredi, jour redouté de la distribution des carnets de notes.

Ce soir-là, le dîner terminé, Alphonse tendit son bulletin à son père. Il avait eu une sale note en géométrie. Un impératif tachait la marge à l'encre rouge : Appliquez-vous ! Au fil des mois, il était devenu le bouc émissaire de sa professeure, Madame Buisson. *Vous ne savez pas tirer un trait proprement ?* ironisait-elle devant toute la classe. Des rires fusaient. Alphonse baissait la tête. Il sentait le sang monter à ses joues. Il avait honte. Et pourtant, il s'appliquait. Tout au moins en avait-il l'impression. Etait-ce sa faute si la règle n'était jamais assez droite ?

Après lecture du relevé de notes, son père crispa la bouche. Alphonse ne deviendrait jamais un brillant mathématicien ! Et il avait toujours l'air d'être ailleurs... Où, au juste ? se demandait-il, vexé de n'avoir pas conçu un fils digne

de lui. Quant à sa mère, elle se désespérait en silence. Afin de pallier son inaptitude à aimer son enfant, elle lui avait offert un cochon d'Inde, estimant par là qu'il ferait un bon objet transitionnel. A onze ans passés, le jeune garçon le tenait encore contre lui avant de s'endormir. Au matin, il retrouvait Pouic lové contre son bras ou sa joue. Et le soir, c'était avec le petit rongeur qu'il partait sur Geoxit.

Son père signa la page dans un grand soupir las. *Tâche de tracer tes axes symétriques proprement la prochaine fois !* soupira-t-il en renvoyant son fils de la main, comme on chasse une mouche incommodante. Alphonse se fichait bien des axes symétriques. Il n'y en avait aucun sur Geoxit. Pas le moindre polygone à l'horizon, mais des frondaisons de fougères, des cascades qui barraient le flanc des montagnes d'un trait d'eau pure, des fleurs de couleurs vives qui poussaient en abondance sur les talus, de grands oiseaux à gorge bleue qui caressaient ses joues de leurs plumes. Un vrai paradis pour Pouic et lui.

Le carnet dans une main, son cochon d'Inde dans l'autre, Alphonse gravit l'escalier en se promettant une très longue escapade. Il ne s'endormirait pas de sitôt, non, il prolongerait l'aventure au pays où la tristesse n'avait pas sa place. Ce soir-là, une fois qu'il fut dans sa chambre, il ouvrit la fenêtre en grand pour faciliter le décollage vers Geoxit.

Allongé sur son lit avec Pouic contre l'oreiller, il se prépara à partir. Il donna quelques consignes au petit rongeur, puis, après avoir bouclé sa ceinture, il pesa de tout son poids contre le matelas et ferma les yeux. Comme il était agréable de se laisser aller ainsi ! Il y eut une grande secousse de tout l'appareil au moment de quitter le sol, puis Alphonse sentit qu'il s'élevait dans les airs. Très vite, Pouic et lui gagnèrent les étoiles. Elles jetaient des taches brillantes sur la voûte céleste, et c'était comme de traverser une rivière de diamants. Tout au fond de la nuit, il discerna une petite sphère foisonnante de vie végétale. A mesure qu'il s'en approchait, Alphonse admira sa parfaite circularité que le compas le plus perfectionné n'aurait pu reproduire, où les axes symétriques n'avaient aucun mal à se croiser avec élégance. Un cercle impeccable, tel que son père n'en verrait jamais, se présentait dans son ciel. Il devinait déjà le parasol des arbres, les hautes fougères ombreuses, les chemins bordés de rivières joyeuses qu'il franchirait en sautant d'une pierre à l'autre dans une complète apesanteur en tenant Pouic contre sa poitrine.

La fusée atterrit au cœur d'une clairière baignée de lumière. De longues digitales pourpres se balançaient dans la brise pour l'accueillir. Il prit un sentier qui sentait

la lavande, traversa un champ de coquelicots qui ressemblaient à des papillons. Il s'assit sur une pierre tiède, déposa Pouic sur un rond de mousse. Les moustaches du petit animal frémirent en signe de contentement et Alphonse soupira. Il tourna son visage vers le soleil et savoura l'instant. Sur Geoxit, il fallait s'abandonner à la douceur de l'air pour comprendre que toute parole était inutile. Les cheveux sur la langue n'avaient pas la moindre importance, ou l'apparence physique. Un calme tout puissant effaçait l'autre monde, le sale, le bétonné, le vulgaire. Tout se fondait en une harmonie céleste.

Pour la première fois, il eut envie de prier. Quelque chose entra en lui, qui ressemblait à une petite flamme dans la limpidité de l'air. Redressé sur l'oreiller, il alluma sa lampe et se mit à griffonner quelque chose au bas de la page du carnet. En se recouchant, il ressentit dans tout son corps une grande chaleur pleine de bonté, et il remercia Geoxit de l'accueillir ainsi, lui, l'enfant disgracié, moqué, méprisé. A cet instant, il sentit le museau de son cochon d'Inde humer sa joue. C'était une petite caresse délicate pour lui dire : je suis avec toi, je ne t'abandonnerai pas, tu peux compter sur moi. Parmi tous les êtres vivants sur terre, le seul qui lui manifestait de l'intérêt, c'était son rongeur. Alphonse prit soudain conscience de toute la valeur de ce témoignage d'amitié qu'un petit être comme Pouic était capable de lui donner. Une larme perla, qu'il laissa couler, car c'était une larme de joie. Sa main alla chercher l'animal qu'il caressa longtemps. Puis il se leva et se mit à la fenêtre pour contempler les étoiles, avec Pouic contre lui. Le ciel était très clair.

Le lendemain matin, agacée de ne pas apercevoir son fils dans la cuisine, la mère tambourina à sa porte. Sans réponse, elle entra. Le lit était vide mais il contenait encore l'empreinte du corps d'Alphonse. Le carnet de notes gisait sur un repli du drap. Pouic n'était pas dans sa cage. Par la fenêtre ouverte, le soleil d'avril semait des taches de lumière pâle sur la couverture. Il faisait un peu froid. Elle prit le carnet, l'ouvrit. Quelques mots hâtifs étaient tracés au bas du relevé de notes : *Nous partons sur Geoxit, là où nous serons heureux pour toujours.*